



Nº. 17.



JOURNAL DES DAMES

E T

DES MODES.

23 AVRIL 1820.

L'ingratitude, trait d'histoire,

par M^{me} Dufresnoy.

Une de ces révolutions, communes dans l'histoire du Bas-Empire, (an 813), avoit fait tomber Staurace du trône, pour y placer Michel Rhangobé. Ce prince ouvrit ses trésors pour les répandre sur toutes les villes et sur toutes les provinces. Il répara les injustices commises par son prédécesseur, et pourvut à la subsistance des veuves et des orphelins, qui avoient perdu leurs époux et leurs pères dans la guerre contre les Bulgares.

C'étoit la coutume des empereurs de signaler par quelque grâce les commencemens de leur règne. Michel rappela de l'exil Léon l'Arménien, et reconnoissant en lui des talens supérieurs, il le combla de bienfaits, le fit patrice, commandant général des troupes d'Orient, et l'honora de sa confiance particulière.

Léon, ambitieux et perfide, se servit des bontés de son maître pour lui ravir le sceptre. Michel avoit pour son épouse, l'impératrice Procopia, une affection qu'il portoit jusqu'à la foiblesse. Léon en profita pour le tourner en ridicule, et pour lui ôter la confiance de son armée. Une prétendue Pythonisse, à qui l'on attribuoit des vertus merveilleuses, crioit à l'empereur, toutes les fois qu'elle le voyoit passer : descendez, prince, descendez, cédez la place à un autre.

Cette intrigue, à laquelle l'ignorance de ces tems donnoit du crédit, et la haine qu'on portoit à l'impératrice, par la seule raison qu'elle gouvernoit son époux, minoit peu-à-peu la puissance du monarque : plusieurs succès des Bulgares, achevèrent de la ruiner entièrement.

Cependant Michel alloit recouvrer l'estime de ses soldats dans la bataille d'Andrinople. Crum, roi des Bulgares, le plus brave des princes et des guerriers, y faisoit en vain des prodiges de valeur : la victoire se déclaroit pour Michel, lorsque Léon, qui vouloit le perdre, prend la fuite, et entraîne après lui les troupes orientales qu'il commandoit. L'intrepidité connue de Léon ne permettoit pas de penser qu'il eût abandonné le champ de bataille, à moins que tout ne fût désespéré. Une terreur épouvantable s'empare des Grecs ; ils fuient en désordre, se pressent, se renversent, et s'écrasent les uns les autres dans les gorges des montagnes. Ceux qui échappent au vainqueur se sauvent dans Andrinople, où Michel s'étoit retiré. Ce malheureux prince ignorant

la trahison de Léon , et n'imputant son malheur qu'à la lâcheté de ses soldats , les accable de reproches , et reprend le chemin de Constantinople , laissant Léon dans Andrinople , avec les débris de l'armée , pour arrêter les Bulgares.

Léon soulève l'armée , se met à sa tête , et marche sur Constantinople. Au bruit de son approche , Michel , redoutant les horreurs de la guerre civile , abdiqua la couronne , en disant : Je ne veux pas qu'il en coûte à mes sujets une goutte de sang pour me conserver l'empire. En vain les seigneurs de sa cour , les magistrats se jettent à ses pieds , et jurent de mourir pour la défendre ; Procopia verse en vain un torrent de larmes , et laisse éclater la plus vive douleur , rien n'ébranle la résolution de Michel ; il résiste pour la première fois aux volontés de sa femme , et remettant au plus fidèle de ses domestiques , son diadème , sa pourpre et sa chaussure d'écarlate , marques de la dignité impériale : allez , lui dit-il , allez porter à Léon ces ornemens , et dites-lui de ma part qu'il peut venir sans crainte se loger dans le palais.

Léon entra dans Constantinople , suivi de l'armée et d'une partie du peuple , et fut proclamé empereur ; il relégua Michel dans un monastère d'une isle de la Propontide , le dépouilla de son patrimoine , et lui assigna une modique pension , qui fut si mal payée , qu'il manquoit souvent du plus strict nécessaire.

Léon , monté sur le trône , se montra très-généreux envers ses partisans ; il combla de riches-

ses et d'honneurs Michel-le-Bègue, un des premiers artisans de son élévation ; il remporta , à plusieurs reprises , dans le cours de sept ans , de grands avantages sur les Bulgares , couronna son fils , et tout paroissoit assurer son pouvoir ; mais la trahison avoit remis le sceptre royal en ses mains , la trahison devoit le lui ôter.

L'auteur de sa chute fut celui qui l'avoit servi avec le plus de zèle pour le porter à l'empire. Michel-le-Bègue montra envers Léon la même ingratitude que Léon avoit montrée envers Michel Rhangobé ; revêtu des plus hautes dignités de la cour , Michel-le-Bègue conspira pour usurper l'empire , et convaincu de son crime , par des preuves irrécusables et par son propre aveu , il fut condamné à être brûlé vif dans la fournaise des bains du palais.

On rendit ce jugement la veille de Noël (an 820). Déjà Michel marchoit au supplice , et l'empereur le suivoit pour repaître ses yeux du spectacle de la mort du traître ; l'impératrice accourt éperdue , se précipite aux pieds de Léon : Arrêtez , prince ! s'écrie-t-elle , vous recevrez demain le corps et le sang du Sauveur ; vous y préparez-vous par un spectacle si inhumain ? respectez ce saint jour ; ne le profanez pas par un si effroyable supplice ! Si Michel est coupable , je ne demande point sa grâce ; différez sa punition , et que les cris d'un misérable ne soient point l'affreux prélude de nos cantiques de joie.

La coutume des empereurs étoit de commémorer les fêtes solennelles ; s'en abstenir eût été

un grand scandale. Léon, touché de la pieuse réflexion et des pleurs de sa femme, consentit à différer de quelques jours le supplice de Michel; et lui faisant mettre les fers aux pieds et aux mains, le donna à garder au concierge du palais. Ensuite, se tournant vers l'impératrice, il lui dit: je sais ce que vous voulez; vous ne songez qu'au salut de mon âme; mais vous exposez ma vie. Peut-être ce scrupule vous sera-t-il funeste à vous et à vos enfans.

Agité par les plus terribles inquiétudes, Léon se lève au milieu de la nuit, et se rend seul dans la chambre du concierge; il le trouve couché par terre, et Michel, à qui il avoit cédé son lit, dormant ainsi que lui d'un tranquille sommeil. L'empereur ne doute plus que le concierge ne soit gagné, et sort en faisant un geste menaçant. Théoctiste, ami de Michel, ne l'avoit pas abandonné dans sa disgrâce, et s'étoit enfermé avec lui. Couché dans un coin de la chambre, et feignant de dormir, il avoit tout observé. Il éveille le concierge et le prisonnier, et leur raconte ce qu'il vient de voir. Également effrayés d'un danger qui leur devient commun, ils délibèrent sur les moyens de l'éviter. Le jour commençoit à paroître; Michel envoie Théoctiste à Léon pour le prier de lui permettre de faire venir un confesseur. Cette permission accordée, Michel ordonne à Théoctiste d'aller trouver ses amis, et de leur dire de sa part qu'il les dénoncera comme ses complices, s'ils ne le tiroient au plus tôt de danger.

Les clercs de la chapelle du prince se rendoient tous les jours vers les quatre heures du matin à une des portes qu'on nommoit la porte d'Ivoire; et s'y étant assemblés, ils entroient dans la chapelle en chantant matines. Les empereurs se dispensoient rarement d'assister à cet office quand ils se trouvoient à Constantinople; et Léon qui se piquoit d'avoir une belle voix, y manquoit moins que tout autre. Il prenoit surtout plaisir à entonner les pseumes et les hymnes, et à régler le chant du chœur. Les amis de Michel, déguisés en clercs, vinrent se mêler parmi eux, le matin du lendemain de Noël, et, à la faveur de l'obscurité, ils se glissèrent dans la foule, ayant chacun un poignard sous leur robe; ils se tinrent cachés dans des coins obscurs de la chapelle, en attendant le signal; c'étoit le prince qui devoit lui-même le donner en entonnant un hymne. A peine sa voix s'est fait entendre que les conjurés sortent de leur embuscade, et qu'ils fondent dans le chœur. Comme il faisoit grand froid, et que tous les clercs, ainsi que l'empereur, avoient la tête couverte d'un bonnet très-épais qui se rabattoit sur le visage, le doyen du clergé est pris pour Léon, et reçoit plusieurs coups. Le vieillard découvre son front chauve, l'empereur se sauve sous l'autel, et se saisissant de la croix, s'en sert pour parer les coups portés contre lui par les conjurés. Pas un de ses courtisans, ni de ses officiers, ne vint à son secours. Léon, après s'être défendu avec rage, voyant un homme d'une taille gigantesque lever sur lui son cimeterre, le

conjuré , au nom du Dieu adoré sur cet autel , de lui faire grâce de la vie ; mais l'assassin lui répondant : ce n'est pas le moment des grâces , c'est celui des vengeances , lui décharge un coup terrible , et abat en même tems l'épaule du prince et un bras de la croix . Un autre assassin tranche la tête au monarque . Ainsi périt , par un forfait , le prince qu'un forfait avoit élevé sur le trône de son bienfaiteur.

Quelques-uns des conjurés traînèrent au cirque le corps sanglant et dépouillé de Léon ; les autres allèrent chercher Michel , et ne se donnant pas le tems de le délivrer de ses fers , le prirent entre leurs bras , le portèrent dans la grande salle du palais , où ils le proclamèrent empereur . Tous les officiers , saisis d'effroi , viennent rendre leur hommage au nouveau monarque . La nouvelle de cette étonnante révolution se répand soudain dans toute la ville ; c'étoit une puissante recommandation aux yeux du peuple , toujours zélé pour les malheureux , que les fers de Michel . Il étoit midi passé , lorsqu'assis sur son trône , il les fit rompre à coups de marteau . Aussitôt , environné des assassins qui lui tenoient lieu de gardes , il marcha vers l'église de Sainte-Sophie , où il fut couronné par le patriarche .

Mémoires de M. de Coulanges , suivis de lettres inédites de Mme de Sévigné , de son fils , de l'abbé de Coulanges , d'Arnaud - d'Andilly , d'Arnaud de Pomponne , de Jean de la Fon-

taine, et d'autres personnages du même siècle ; publiés par M. de Mommerqué, conseiller à la cour royale de Paris ; 1 vol. in-8vo. A Paris.

Second et dernier article.

A la suite de ces mémoires, se trouvent, dans ce volume, comme le frontispice l'annonce, des lettres inédites de Mme de Sévigné : six sont adressées à M. du Plessis, qui avoit été gouverneur du marquis de Grignan, petit-fils de Mme de Sévigné ; et qui l'étoit devenu du marquis de Vins. Voici un fragment de la première lettre : « Vous menez donc la vie des sages : vous vous retirez du monde : vous êtes bien jeune, mon ami, pour le prendre d'un ton si haut. » — Fragmens de la seconde lettre : « Je me doutois bien, mon cher monsieur, qu'un homme de votre âge, de votre humeur, si propre à la société, et à rendre une femme heureuse, ne demeureroit point dans un triste célibat.... Il me paroît que présentement vous êtes occupé de cette nouvelle épouse. En ne me disant rien, vous m'en dites beaucoup. »

La satisfaction du nouveau marié dura à peine dix mois. « J'ai reçu votre grande lettre, lui répond Mme de Sévigné ; vous ne sauriez croire, mon cher monsieur, combien je suis touchée des sujets de chagrin qui ont noirci votre joie naturelle, et la gaité de votre belle jeunesse. C'est un meurtre que d'avoir chassé tout cela de chez vous. »

La lettre suivante contient un récit trop piquant pour que nous l'omettions. C'est encore à M. du Plessis que cette lettre est adressée.

» Je la remercie (la Providence), dit Mme de Sévigné, d'avoir si soigneusement conservé le chevalier de Pomponne. Savez-vous bien que nul autre, après le marquis, ne me pouvoit donner tant d'émotion ? Je fus accablée de tous côtés de ses louanges, et, suivant ma bonne coutume, les grosses larmes me tomboient des yeux. J'étois ravie ; j'étois transportée. M. de Pomponne n'est-il pas content au dernier point ? Le Roi lui dit tout ce qui se peut souhaiter, si on avoit imaginé une occasion et des paroles à plaisir. Mais je ne comprends point du tout ce que vous me dites : vous mentez. Comment diantre voulez-vous qu'on passe cette rivière à la nage tout nu, car vous le dites, et qu'on ait son épée dans sa bouche, et qu'on arrive, et que sans se r'habiller on se batte contre des gens que vous forcez dans une redoute ? Si vous ne me rendez cet endroit vraisemblable, je croirai que j'ai lu un roman. Quand vous en ôteriez la moitié, il y en auroit encore assez ; car passer à la faveur des coups de mousquet et à la nage, à cheval et se battre en arrivant, et faire le diable à quatre, comme il a fait trois jours durant comme un dragon au milieu de ses dragons, dont il a perdu 200 autour de lui : en vérité, ce seroit encore plus qu'il ne m'en faut pour être parfaitement contente. »

On connoissoit quatre lettres dans lesquelles La Fontaine a transmis à sa femme les détails du voyage qu'il fit à Limoges en 1663 ; mais sa narration n'étoit pas terminée ; en finissant la qua-

trième lettre, le poëte promettoit la description du château de Richelieu.

L'éditeur des Mémoires de M. de Coulanges a retrouvé deux lettres: en voici un extrait:

(12 *Septembre.*) » Je vous promis par le dernier ordinaire la description du château de Richelieu, assez légèrement pour ne vous en point mentir, et sans considérer mon peu de mémoire, ni la peine que cette entreprise me devoit donner: pour la peine, je n'en parle point, et tout mari que je suis je la veux bien prendre: ce qui me retient c'est le défaut de mémoire....»

La Fontaine s'est principalement attaché à décrire les objets d'art. »... Quand on a passé le pont-levis, dit-il, on trouve la grande porte gardée par deux dieux, Mars et Hercule. Je louai fort l'architecte de les avoir placés en ce poste-là, car puisqu'Apollon servoit quelquefois de simple commis aux secrétaires de son éminence, Mars et Hercule pouvoient bien lui servir de suisses. Ils mériteroient que je m'arrêtasse à eux un peu davantage, si cette porte n'avoit des choses encore plus singulières. Vous vous souviendrez surtout qu'elle est couverte d'un dôme, et qu'il y a une renommée au sommet: c'est une déesse qui ne se plaint pas d'être enfermée, et qui s'aime mieux en cet endroit que si on lui avoit donné pour retraite le plus bel appartement du logis.

Même elle est en une posture

Toute prête à prendre l'essor,

Un pied dans l'air, à chaque main un cor,

Légère et déployant les ailes,

Comme allant porter les nouvelles
 Des actions de Richelieu ,
 Cardinal , duc et demi-dieu :
 Telle enfin qu'elle devoit être
 Pour bien servir un si bon maître :
 Car tant moins elle a de loisir ,
 Tant plus on lui fait de plaisir . »

(19 septembre.) » Tout ce qui se peut imaginer de franchise , d'honnêteté , de bonne chère , de politesse fut employé pour nous régaler à Châtelleraut... Votre parent passe quatre-vingt-deux ans : au reste l'homme le plus gai que vous ayez vu , et qui songe le moins aux affaires , excepté celles de son plaisir. Je crois qu'il s'est marié plus d'une fois ; la femme qu'il a maintenant est bien faite et a certainement du mérite : je lui sais bon gré d'une chose , c'est qu'elle cajole son mari , et vit avec lui comme si c'étoit son galant : et je sais bon gré d'une chose à son mari , c'est qu'il lui fait encore des enfans. Il y a ainsi d'heureuses vieillesses , à qui les plaisirs , l'amour et les grâces tiennent compagnie jusqu'au bout : il n'y en a guère , mais il y en a , et celle-ci en est une... Poitiers est ce qu'on appelle proprement une villasse , qui tant en maisons que terres labourables peut avoir deux ou trois lieues de circuit ; ville mal pavée , pleine d'écoliers , abondante en prêtres et en moines. Il y a en récompense nombre de belles , et l'on y fait l'amour aussi volontiers qu'en lieu de la terre... Quoique nous eussions choisi la meilleure hôtellerie , nous bûmes à Belac du vin à teindre les nappes , et qu'on appelle communément *la Tromperie de Belac*. Ce

proverbe a cela de bon que Louis XIII en est l'auteur. Rien ne m'auroit plu sans la fille du logis, jeune personne assez jolie. Je la cajolai sur sa coiffure: c'étoit une espèce de *cale* à oreilles, des plus mignones, et bordée d'un galon d'or large de trois doigts. La pauvre fille croyant bien faire, alla quérir aussitôt sa *cale* de cérémonie pour me la montrer. Passé Chavigny on ne parle quasi plus françois; cependant cette personne m'entendit sans beaucoup de peine; les fleurettes s'entendent par tout pays, et ont cela de commode qu'elles portent avec elles leur truchement.... Si vous désirez savoir comme je me trouve à Limoges, je vous dirai assez bien; et votre oncle doit s'y trouver encore mieux, vu les témoignages d'estime et de bienveillance que chacun lui rend, l'évêque principalement; c'est un prélat qui a toutes les belles qualités que vous sauriez vous imaginer; splendide surtout, et qui tient la meilleure table du Limousin. Il vit en grand seigneur et l'est en effet. N'allez pas vous figurer que le reste du diocèse soit malheureux et disgracié du ciel, comme on se le figure dans nos provinces. Je vous donne les gens de Limoges pour aussi fins et aussi polis que peuple de France; les hommes ont de l'esprit en ce pays-là, et les femmes de la blancheur; mais leurs coutumes, façon de ville, occupations, complimens surtout ne me plaisent point.

Ce n'est pas un plaisant séjour:

J'y trouve aux mystères d'amour

Peu de savans, force profanes;

Peu de Philis, beaucoup de Jeanne ;
 Peu de muscat de Saint-Mesmin,
 Force boisson peu salutaire ;
 Beaucoup d'ail et peu de jasmin :
 Jugez si c'est là mon affaire.

P A R I S.

Prenez un œuf frais, quand vous allez au bain, cassez-le et jetez le blanc quand vous êtes prêt à sortir de l'eau, versez le jaune dans le creux de votre main, frottez avec cela vos cheveux comme avec de la pommade ou de l'essence, plongez ensuite la tête dans l'eau à deux reprises, et vous l'aurez plus propre et les cheveux plus doux et plus lisses que si vous vous étiez servi des cosmétiques les plus vantés. C'est se laver la tête avec un lait de poule.

Cet hiver on faisoit pour les petits enfans des souliers de velours noir fourrés ; on en fait pour le printems, en reps, bordés de pluche ; on en prépare pour l'été, de tout unis en perkale peinte, ou écrue.

Une ombrelle bleu-ciel, à larges franges blanches, est ce qui a paru de plus nouveau et de plus frais, en ce genre, aux Tailleuses.

On commence à voir des jeunes-gens avec un simple gilet de piqué blanc. On repasse les jabots à très-petits plis.

Entre Alphonse et Valsain la différence est notable, l'un est modeste et l'autre est présomptueux ; celui-ci est petit-maitre s'il en fut, et celui-là est tout-à-fait bon-homme ; le premier est à cheval sur l'étiquette, tandis que le second est sans cérémonie. Alphonse enfin rend aux gens des services, et Valsain leur fait des visites.

MA FENÊTRE.

Elle n'est point sur une riantة campagne ; un vaste paysage comme celui dont je jouissois à Genève, ne lui sert point de cadre. Ma fenêtré est à Paris, au troisième étage, sur une rue assez déserte, mais bien bâtie.

Il faut d'abord que je parle d'un rosier du Bengale, placé sur le balcon.

O toi qui de ma solitude

Embellis l'aimable séjour !

Lorsqu'il vient chez moi d'habitude,

Parfume l'aile de l'amour.

Livre lui ta fleur purpurine :

Il faut tout céder à ce dieu ;

Mais fais qu'en entrant dans ce lieu,

Il ne prenne point ton épine.

J'ai une jalousie que je baisse avec le plus grand soin, quand on vient me faire visite, et qui produit un demi-jour délicieux. Toutes les femmes paroissent plus fraîches et plus jeunes dans mon demi-jour, mes vers y semblent plus harmonieux et plus touchans : un rideau de taffetas vert croise un rideau de mousseline ; les franges sont

vertes, et mon demi-jour ressemble à celui d'un bosquet de printems.

En face, mais à un étage au-dessous du mien, logent deux tendres époux, on croiroit voir Philémon et Baucis, si Philémon avoit porté une perruque à la conseillère, et si Baucis avoit eu un faux chignon. Ils lisent tout haut des romans de chevalerie et des pastorales; ils se reconnoissent dans *Astrée* et *Céladon*, et soupirent selon toutes les règles romantiques. Appuyés sur leur balcon, ces deux époux se font de petites espiègleries qui les font pamer de rire, ainsi que leur jolie cuisinière, que l'épouse ne regarde point sans quelque inquiétude, et le mari sans quelque émotion.

A l'entresol sont deux petites-maitresses, qui quelquefois paroissent à la fenêtre:

» Dans le simple apparsil

D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil;»
Mais qui cependant n'ont pas dédaigné de jeter un coup d'œil sur les glaces, pour savoir si leurs papillottes n'étoient point dérangées.

Dans un appartement voisin, loge quelqu'un qui m'a longtems occupé. Je n'ai jamais vu que le profil de son nez, à la fenêtre. Ce nez porte lunettes, et paroît fort long et fort respectable; mais il m'a été impossible jusqu'à ce jour, de décider s'il appartient à un homme ou à une femme. Un jeune partisan de Lavater, à qui j'ai fait observer ce nez problématique, ne sait encore à quoi s'en tenir. L'incertitude de mes propres observations à cet égard, fait que souvent, quand

je lis des traités d'Astronomie, j'ai peu de foi à ce que messieurs les savans nous disent du soleil et de la lune, qui sont si loin de nous.

Avant-hier, à la nuit tombante, je fus tiré de ma rêverie, en entendant déclamer d'une voix terrible :

» Eh bien, filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes ? »

C'étoit la voix d'un acteur tragique distingué. Les concierges, les domestiques et les locataires de tous les hôtels environnans, étoient aux écoutes, pour savoir d'où venoit cette voix sépulcrale. On voyoit des têtes à toutes les fenêtres ; et ma rue déserte ressembloit assez à une salle de spectacle.

Une jeune demoiselle fut du nombre des personnes qui cherchèrent à découvrir d'où ce bruit provenoit. Jamais je n'ai vu une figure plus aimable. Mes jonquilles attirèrent ses regards, et les miens se fixèrent sur elle avec délices. O que n'ai-je eu le tems de former une couronne de toutes mes fleurs et de la jeter à ses pieds.... Voilà bien mon cœur, ou, si l'on veut, ma tête. Chaque nouvelle beauté semble m'inspirer une nouvelle passion. L'amour passe partout, disent les poètes ; si la jeune demoiselle qui demeure en face, me regarde avec bienveillance, je pourrai dire, sans figure, que l'amour sera entré chez moi par la fenêtre.

La couleur de quelques voitures nouvelles est café au lait très-clair, avec des filets chocolat. La caisse et le train sont exactement pareils.

La forme des chapeaux est très-haute et très-large; mais s'il est indispensable, pour obéir à la mode, d'avoir une grosse tête, il n'est plus défendu de se faire un petit pied. On porte des souliers décolletés, et l'on fait baisser les talons de toutes les bottes.

L'esprit est devenu si commun à Paris, et le goût des arts s'y est tellement répandu, que jamais les sociétés n'ont été aussi ennuyeuses. Autrefois, il y avoit des parleurs et des auditeurs; aujourd'hui, on ne se donne pas la peine d'écouter, ni de discuter; on tranche sur tout. Dès qu'un savant ou un homme qui croit l'être, commence un discours, ou raconte un fait, dix voix couvrent la sienne en disant: nous savons cela, nous connoissons cela. S'agit-il d'un tableau, d'un poëme, d'une tragédie? on marche avant de le voir ou de l'entendre. » Si c'est du Raphaël, du Racine, dit on, je me déplacerai volontiers; autrement, ne m'en parlez pas. »

Il a paru onze nouveautés dans le mois de mars; la plupart d'entr'elles ont été sifflées, ou n'ont eu qu'un foible succès; *Marie Stuart* seule, a eu tous les honneurs du triomphe; elle a constamment attiré la foule au théâtre françois. Le *Flatteur* y a fait une assez triste figure. Puisque l'auteur aime la franchise, on peut lui dire, sans flatterie, que

* *

sa comédie est des plus médiocres. Quelques jolis détails n'ont pu racheter la foiblesse du sujet. Le trait le plus spirituel est celui de la fin : on demande ce que fait le *Flatteur* en prison ; et le sergent qui vient de l'y conduire , répond *qu'il flatte son geolier*.

Le *Dîner de Garçons* n'a pas mis en *appétit* les habitués des Variétés, qui, déjà, avoient fait un mauvais accueil *aux Comédiens des Andelys*.

Les *Valets en Goguette* ont été plus heureux à la Gaité. Cette bluette, imitée de l'*Antichambre*, offre quelques jolis couplets, parmi lesquels on a distingué le suivant.

AIR: *Il me faudra quitter l'Empire.*

Un paysan, aux villes nécessaire,

En aucun lieu n'est mal placé ;

Des soins qu'il prend de cultiver la terre

Il doit partout être récompensé,

Puisque votre état honorable

Met dans nos mains le pain que nous avons,

Rougirions-nous de voir à notre table

Le laboureur à qui nous le devons ?

On n'auroit pas cru qu'il fût possible de trouver un côté plaisant dans un événement aussi tragique que celui de la mort de Marie Stuart. Cependant on vient de donner, aux Variétés, une première représentation de *Marie Jobard*, parodie de la tragédie de *Marie Stuart*. Le nom de l'auteur de cette farce offre une parodie de celui de M. le Brun, auteur de la tragédie ; il se nomme M. le Blond. De son côté le Vaudeville se dispose à parodier cette tragédie.

MODES PARISIENNES.

Les chapeaux blancs sont les plus nombreux ; il y en a en gros de Naples uni , ou moiré , en crêpe , en bois blanc et en tissu de co on imitant la paille. Les autres couleurs à la mode sont le lilas et le citron. Les chapeaux citron se garnissent en lilas , et les chapeaux lilas en citron.

Les rubans qui se sont fait remarquer d'abord étoient à pois nus : la mode n'en est point encore passée ; mais on en porte moins que de rubans cailloutés , ou à dessins imités des anciennes mosaïques.

Nous n'avons point encore parlé de la mousse fond de gaze , rayée en rubans de tulle , qui forment des côtes : on en fait des chapeaux. Cette étoffe est travaillée comme la plume de soie de l'hiver dernier.

Quelques modistes emploient des rubans mouchetés , vert et or , avec les petites plumes que les paons ont sur le col : il y a d'autres rubans qui sont ornés de plumes de pintade , teintes de diverses couleurs.

Les crevés , les bouillons , les torsades , les pattes se combinent de tant de manières , qu'il est impossible d'indiquer , pour ce genre d'ornemens , en quoi la mode consiste. Il n'y a presque pas de garnitures de tulle ; on en voit fort peu en blonde ; on ne fait pas de ruches d'étoffe.

La gaze à reflets , composée de fils d'argent recouverts de soie plate , est communément associée au crêpe , pour former des chapeaux. Tantôt c'est le chapeau qui est fait avec cette gaze , et garni en crêpe ; tantôt ce sont des biais de gaze métallique , qui brillent sur un fond de crêpe.

Supposez une suite de losanges prises dans une étoffe que l'on auroit déchirée, au lieu de la couper avec des ciseaux, il y aura sur tous les bords des traces de la déchirure; voilà ce qu'un de nos fabricans de rubans a imité sur des rubans larges: le milieu, occupé par les losanges, est crêpe; et le reste, taffetas, ou les losanges sont en taffetas et les côtés en crêpe: il y a ensuite taffetas uni et taffetas moiré, crêpe de la Chine et crêpe ordinaire; taffetas et gaze, gaze et taffetas.

Les chapeaux de paille d'Italie se portent avec un simple bouquet de marabouts; le derrière en est plié et replié.

Quelques modistes bordent des chapeaux de paille blanche avec des torsades de fleurs de la même espèce, mais de deux couleurs.

Incessamment il y aura autant de chapeaux à *la Marie Stuart*, que l'on vit de toques de ce nom pendant l'hiver de 1816. Le bord de ces chapeaux est grand, un peu incliné sur le front, fort évasé sur les tempes, et vient toucher le bas des joues; nous en avons vu de fort bien faits; ils étoient blancs: outre la garniture de blonde qui en ornoit le bord, il y avoit un large ruban de couleur, froncé sur la passe; une rangée de coques près de la naissance de la forme, un flebu à quatre pointes, garni de blonde, sur cette forme, et un bouquet de fleurs assorties à la couleur du ruban.

Quelques modistes sèment sur des passes de gaze blanche bouillonnée, des oreilles d'ours, des pensées, ou quelques brins de réséda. Parmi les

fleurs qui se portent en panache, on distingue le thim du Mexique.

Le nombre des robes faites à l'amazône, ne diminue point. Les volans, d'abord plissés à tuyaux, ont ensuite figuré de petites coquilles; aujourd'hui, ce sont de petits cornets, rangés les uns à côté des autres.

On fait des pantalons en sergé de coton, couleur souris, vert d'eau, etc., à petits dessins de couleurs si douces, qu'à une certaine distance, cette étoffe qui est imprimée ne paroît que moirée.

Les étoffes nouvelles pour gilets, sont des piqués blancs, chamois, beurre frais, paille, avec des feuilles détachées, bleu de ciel, lilas, rouille, chamois, etc.

PARISER MODEN.

Die weissen Hüte sind am zahlreichsten; es gibt deren von glattem oder gewässertem Gros de Naples, von Krepp, weissem Spahn und pailleähnlichem Baumwollenzeug. Die andern Modefarben sind lilla und citrongelb. Die citrongelben Hüte werden mit lilla und die lilla Hüte mit citrongelb besetzt.

Die Bänder, die zuerst bemerkt wurden, hatten gewölkte Tupfen; sie sind noch nicht ausser Mode gekommen; aber man trägt ihrer nicht so viel, als gekieselte Bänder, oder Bänder mit Dessesins, die die alte Mosaik nachahmen.

Wir sagten noch nichts von dem Mooszeug mit einem gazonen Grund und Streifen von Tüllbändern, die Rippen bilden; man verfertiget Hüte daraus. Dieses Zeug ist wie der Seidenflaum vom vorigen Winter gearbeitet.

Einige Modistinnen verwenden Bänder mit grünen und goldenen Muschen, nebst den Federchen, welche die Pfauen am Halse haben; auch gibt es andere Bänder die mit verschiedenartig gefärbten Perlhühnerfedern geziert sind.

Die Halbpuffen, Puffen, Rollengeflechte und Klappen werden auf so manchfache Weise verbunden, dass es, hinsichtlich dieser Verzierungen, unmöglich ist anzugeben worin eigentlich die Mode bestche. Es gibt fast gar keine Tüllgarnirungen, auch sieht man sehr wenige von Blonde und zeuchene Bienenschwärme werden gar keine gemacht.

Die Brillantgaze bestehend aus Silberfäden mit Plattseide überzogen, wird gemeiniglich in Verbindung mit Krepp zu Hüten verarbeitet. Entweder ist der Hut von dieser Gaze gemacht und mit Krepp garnirt, oder auf einem Kreppgrunde schimmern Querstreifen von Metallgaze.

Man denke sich eine Reihe geschobener Vierecke aus einem Zeuch, das man zerrissen hätte, anstatt es mit der Scheere zu zerschneiden; es werden sich allenthalben Risse zeigen; dieses nun hat einer unserer Bandfabrikanten auf breiten Bändern nachgeahmt; der mittlere Theil, den die Vierecke einnehmen, ist von Krepp und das Uebrige von Taffet, oder die Vierecke sind von Taffet und die Seiten von Krepp; dann kommt glatter Taffet und gewässerter Taffet, chinesischer Krepp und gewöhnlicher Krepp; Taffet und Gaze, Gaze und Taffet.

Die italienischen Strohhüte werden mit einem

einfachen Marbutfederbusch getragen; der hintere Theil ist gefaltet und umgeschlagen.

Mehrere Modistinnen verändern weisse Strohhüte mit Gewinden von Blumen, die von einerlei Art, aber von zwei Farben sind.

Bald wird es eben so viele Hüte à la Maria Stuart geben, als man während dem Winter des Jahrs 1818 Toquen dieses Namens sah. Der Rand dieser Hüte ist groß, ein bischen nach der Stirn geneigt, an den Schläfen weit geöffnet und berührt unten die Wangen; wir sahen welche, die trefflich gearbeitet und weiss von Farbe waren; ausser der Blondgarnirung, womit sie verändert waren, hatten sie unter dem Schirm ein breites, farbiges und zerknittertes Band; eine Reihe Muscheln am Anfang der Form, ein viereckiges mit Blonde garnirtes Tüchel auf derselben und ein Bouket Blumen, die zu der Farbe des Bandes passten.

Mehrere Modistinnen zerstreuen auf den Schirmen von weisser, gepuffter Gaze, Aurickeln, Je-länger-jelieber, oder etliche Resedabüschel. Unter den Blumen, die als Büsch getragen werden, zeichnet sich der mexikanische Thymian aus.

Die Menge der Amazonenkleider vermindert sich nicht. Die Falben hatten anfangs Röhrfalten, nachher bildeten sie kleines Muschelwerk; jetzt haben sie nebeneinanderliegende Dütchen.

Man verfertigt Pantalons von mauagrauem, wassergrünem u. s. w. Baumwollsergé, mit kleinen blos von so zarten Farben, dass dieses gedruckte Zeug in einer gewissen Entfernung blos gewässert zu seyn scheint.

Die neuen Westenzeuche sind weisse, chamois, butter- und strohgelbe Piqués mit abgesetzten Blättchen in himmelblau, lilla, rostbraun, chamois, u. s. w.

EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 17.

Fig. 1. — Chapeau de crêpe et satin, orné de mille et de lilas. Robe de cachemire françois, garnie de crevés de satin. Gants blancs. Souliers lilas.

Ein Krepp- und Atlashut mit Tüll und Lillack geschmückt. Kleid von französischem Cachemir, mit Atlaspuffen garnirt. Die Handschuhe sind weisse, die Schuhe lilla.

Fig. 2. — *Mise de Lonchamp.* — Chapeau à demi-poil. Cravate et gilet écossais. Redingote couleur blonde, plissée aux manches; collet de velours. Pantalon de casimir, à basane. Bottes à éperons.

Anzug für Lonchamp. — Ein Hut mit halbem Haar. Halsbinde und Weste von schottischem Zeuch. Blondfarbiger Ueberrock mit einem Sammtkragen und mit Falten an den Aermeln. Lange Beinkleider von Casimir und Leder. Stiefel mit Sporen.

LOGOGRIPE.

Adressé à une Dame.

A prononcer je suis bien difficile;

Sans consulter son coeur, il faut parler,

Puis ne jamais se rétracter.

Amour est bien habile.

Voyez ce mot qui le met en courroux,

Adroitement il en ôte une lettre,

De pied en cap, il s'arme contre vous,

Ha! maintenant craignez de trop promettre.

CHARADE.

Vous tondez mon premier,

Vous rasez mon dernier,

Vous lisez mon entier.

Le mot du Logogripe du précédent numéro est: *Capitaine*, (où l'on trouve: *Cap, pie, âne, tic, épi, pain, Capitan et patin*.)

J. P. LEMAIRE, Rédacteur.

De l'Imprimerie de J. C. F. DIEHL.

1820.

Costumes Parisiens.



